

encore ressortir la pâleur de son visage. La blessure du front était légère, mais une autre balle lui avait assez profondément labouré la cuisse, et il marchait difficilement, appuyé sur le bras de son fidèle Pedro.

— Mon cher maître, dit celui-ci, vous allez vous coucher et je vais panser vos blessures.

— Plus tard, Pedro, j'ai à m'occuper d'une affaire plus urgente. Où est ma fille ?

— Dans sa chambre, avec sa nourrice.

Pedro avait conduit le marquis dans le grand salon et l'avait pour ainsi dire forcé à s'étendre sur une chaise longue.

La nourrice fut appelée et vint avec l'enfant.

Le marquis regarda sa fille en proie à une violente émotion et des larmes jaillirent de ses yeux. Il la prit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises ; puis il passa la main sur la tête de son grand levrier qui, lui aussi, réclamait une caresse de son maître.

— Mes amis, dit le marquis à ses compagnons, descendez à la salle à manger et faites-vous servir à boire et à manger.

Les guérilleros sortirent du salon et le marquis resta seul avec Pedro, Rosina et l'enfant.

— Je me sens mieux et moins faible, dit-il au bout de quelques instants ; Pedro, nous allons passer dans mon cabinet, j'ai à te parler et le temps presse.

Dans le cabinet, le marquis se laissa tomber dans un fauteuil ; il souffrait beaucoup, mais l'énergie morale le soutenait ; la douleur ne se révélait chez lui que par une légère contraction des traits et la sueur qui perlait à son front.

— Pedro, reprit-il, notre cause est perdue, du moins pour l'instant et jusqu'au jour où il plaira à Dieu de permettre que nous relevions notre drapeau dans des conditions meilleures.

Un combat sanglant vient de se livrer au pont d'Aris. Les libéraux étaient supérieurs en nombre, mieux armés, et je dois reconnaître qu'ils se sont vaillamment battus.

Mon cousin était parmi eux, stimulant leur ardeur ; il m'aperçut, me désigna à ses soldats et tenta de me rejoindre ; il voulait ma mort pour satisfaire sa haine, car il me hait, Pedro, parce que je suis riche et qu'il ne l'est plus. Comme si j'étais responsable de ses folies ! Comme si j'étais pour quelque chose dans la dilapidation de son héritage paternel ! Ah ! il a bien fait tout ce qui dépendait de lui pour me faire tuer par les siens ; heureusement je ne suis que blessé et peu grièvement, je crois. Quand je suis tombé, mes braves compagnons m'ont emporté hors du champ de bataille.

La lutte a continué avec un égal acharnement des deux côtés. Nos vainqueurs ont été, paraît-il, assez maltraités ; ils vont être obligés de prendre un peu de repos, s'ils veulent franchir le défilé de Los Minos. D'ailleurs ils y seront arrêtés par une vigoureuse résistance. S'ils préfèrent tourner la montagne, ils perdront beaucoup de temps, ayant à passer par des chemins presque impraticables.

Dans l'un ou l'autre cas, je calcule qu'ils ne pourront arriver ici avant demain. C'est autour de ce château que les débris de nos troupes vont se rallier pour brûler leurs dernières cartouches. Cependant, Pedro, il faut prévoir le cas où l'ennemi, précipitant sa marche, se présenterait plus tôt.

Je ne me fais pas illusion : don Antonio, qui en veut à ma vie, me poursuivra jusque dans cette demeure ; il ne prendra de repos que lorsqu'il m'aura fait assassiner ou que je serai son prisonnier.

Maintenant, Pedro, prête une oreille attentive à ce que je vais te dire !

Ma fille, ma petite Thérèse adorée, n'est plus en sûreté dans ce château ; il faut la soustraire aux cruautés de don Antonio et déjouer en même temps ses projets criminels.

Pedro, tu te chargeras de ma fille, ainsi qu'il a été convenu ; tu la porteras en France, et tu la confieras à des mains sûres. Surtout, Pedro, il te faudra prendre toutes les précautions nécessaires pour que don Antonio ne puisse faire suivre tes traces.

Je vais te remettre des pièces qui permettront plus tard à la fille du marquis de Mimosa de faire valoir ses droits.

Le marquis ouvrit le tiroir secret d'un bureau et en tira une grande enveloppe, non cachetée, qu'il remit à Pedro.

— Dans cette enveloppe, dit-il, se trouve mon testament, écrit de ma main, l'extrait de l'acte de naissance de ma fille et la lettre dont je t'ai déjà parlé.

Mon cousin est capable de tous les crimes, continua-t-il, et j'ai prévu le cas où il déchirerait la page du registre des naissances de la paroisse de Falun, qui contient l'acte de naissance de Thérèse-Inès de Mimosa.

Il remit une seconde enveloppe à Pedro en disant :

— Il y a là vingt mille francs en billets de la Banque de France ; cette somme est pour la personne à qui tu confieras ma fille : elle ne sera pas le prix de son dévouement, mais l'indemniser de ses dépenses.

Soutenu par Pedro, le marquis revint dans le salon où Rosina était restée avec l'enfant.

On voyait les efforts qu'il faisait pour ne pas éclater en sanglots. Il oubliait qu'il était blessé pour ne penser qu'à la douloureuse séparation.

Il s'assit et prit la chère petite sur ses genoux.

— Ma chérie, mon cher trésor, dit-il, ta naissance a coûté la vie à ta mère et j'ai reporté sur toi toute ma tendresse, tout mon amour. Avant de mourir, ta mère put te couvrir de ses baisers. Sa dernière pensée fut pour toi, pauvre enfant ; je lui jurai de te consacrer ma vie entière, de mourir pour toi s'il le fallait. Aujourd'hui, hélas ! je suis forcé de me séparer de toi et de te confier aux soins d'une autre personne ; je ne puis tenir mon serment. Mais Dieu te protégera et te soutiendra au milieu des épreuves où tu n'auras pas ton père pour guider tes pas.

Il s'arrêta. Les larmes le suffoquaient.

Oui, monsieur le marquis, dit la nourrice, qui pleurait aussi, Dieu veillera sur elle !

Puis, retirant de son cou une médaille d'argent :

— Monsieur le marquis, ajouta-t-elle, laissez moi lui donner cette image : c'est celle de Notre Dame del-Pilar, la patronne de Saragosse ; elle portera bonheur à la fille de monsieur le marquis.

Voyant pleurer autour d'elle, la petite avait pris une expression grave et triste. Elle se serrait contre son père, lui faisant un collier de ses petits bras.

On eût dit qu'elle comprenait la cause de cette grande douleur.

Soudain, nos trois personnages tressaillirent.

Ils entendaient l'écho d'une vive fusillade qui se répercutait de rocher en rocher.

— Déjà ! soupira le marquis.

Et, s'adressant à Pedro,

— Il faut partir, lui dit-il.

— Ils sont encore loin, répondit Pedro.

— Soit, mais ne perdons pas un temps précieux.

Le fidèle serviteur prit la petite fille, l'enveloppa soigneusement et, avant de partir, la présenta une dernière fois aux baisers du marquis.

Celui-ci et la nourrice sanglotaient.

Quelques instants après, ayant reçu les dernières instructions de son maître, Pedro Lamués descendait avec son précieux fardeau la pente abrupte qui conduisait à des sentiers connus seulement des pâtres et des contrebandiers.

VI

Après le départ de son fidèle Pedro, qui emportait ce qu'il avait de plus cher au monde, le seul lien qui le rattachait à la vie, le marquis de Mimosa resta immobile, anéanti, dans le fauteuil sur lequel il s'était affaissé.

Le front sombre, le regard perdu dans le vague, il paraissait insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

On aurait pu croire qu'il avait subitement perdu la raison. Mais non ; à cet instant de douloureuses réflexions, pensant au sort que Dieu réservait à sa fille adorée, croyant voir Pedro franchir les escarpements de la montagne à travers de nombreux et profonds précipices, il se demandait comment il avait eu le courage et la force de se séparer de son enfant.

Il sentait toute l'étendue de son sacrifice. Hélas ! il avait dû le faire, ce sacrifice, la sûreté de sa fille l'exigeait.

Cependant ses serviteurs le décidèrent, non sans peine, à se mettre au lit. Il prétendait ne plus souffrir de ses blessures ; mais on lui fit observer qu'un repos d'au moins quelques heures lui était absolument nécessaire s'il voulait prendre part à la lutte suprême.

Un de ses serviteurs, un vieillard, qui avait longtemps guerroyé et passé par les ambulances, le pensa, et il fut laissé seul dans sa chambre, dans un grand lit à baldaquin.

Le marquis allait-il dormir ? Au moindre bruit il tressaillait, se figurant entendre au milieu des plaintes du vent qui se cognait aux angles des hautes tours carrées la voix de Pedro implorant du secours ; ou bien c'était sa fille qui l'appelait à grands cris et lui reprochait de l'avoir abandonnée.

Malgré tout, il finit par s'endormir ; mais son sommeil fut agité, pénible.

A la tombée de la nuit, les défenseurs de la cause carliste commencèrent à arriver au château par petits groupes ou isolément. Ils annonçaient que l'ennemi n'était pas très éloigné, mais que, ne pouvant s'aventurer dans l'obscurité au milieu du dédale des rochers qui, même de jour ne sont pas sans danger pour des soldats étrangers au pays, on n'aurait à répondre à une nouvelle attaque que le lendemain.

La nuit se passa tranquillement. Mais vers dix heures du matin on entendit tout à coup le bruit assez rapproché d'une fusillade bien nourrie.

C'était une escouade de guérilleros qui défendait un défilé où une douzaine de bons tireurs pouvaient tenir tête à un régiment. Ils cherchaient à arrêter la marche du vainqueur. Mais, bientôt, manquant de munitions et débordés par le nombre, ils durent se replier sur le château.

Environ trois cents carlistes, ayant le marquis à leur tête, étaient là bien armés et tous résolus à vendre chèrement leur vie.

Les libéraux escaladaient les rampes de la montagne, et, de tous les côtés, se précipitaient à l'assaut du château.

Alors l'action s'engagea. La résistance fut héroïque.

Il ne semblait pas que le marquis eût été blessé la veille ; électrisé par la lutte, il combattait comme s'il n'eût reçu qu'une égratignure.

Cependant, les partisans de don Carlos étaient constamment débusqués de leurs positions.

La ligne de défense une fois franchie, les soldats de l'armée régulière se trouvèrent sur un terrain plat, qui formait une terrasse dominée par le château.

Ce fut là que la lutte devint terrible ; il y eut une mêlée épouvantable ; corps à corps on s'égorgeait. Les coups de fusil étaient rares ; les baïonnettes perçaient les poitrines, éventraient, et les crosses de fusil broyaient les crânes. Nul ne demandait quartier. C'était un duel impitoyable, sans merci.

Aux plaintes des blessés et des agonisants se mêlaient les cris de fureur de ceux qui combattaient encore.

Don Antonio de Villina chercha à plusieurs reprises à atteindre son cousin, mais sans pouvoir arriver jusqu'à lui. Toujours quelques uns des compagnons du marquis se trouvaient devant lui.